

CRITIQUE, festival. ISTANBUL : 52ème Festival de Musique Classique d'Istanbul (concert de clôture), Auditorium de l'IS Bank Tower, le 13 juin 2024. Récital de Kathia Buniatishvili (piano).

Après avoir assisté à son concert d'ouverture ([le 21 mai, avec la jeune pianiste turque Ilyun Bürkev](#)), c'est au concert de clôture du 52ème Festival de Musique d'Istanbul que nous avons eu la chance d'assister, le récital d'une autre pianiste, l'une des plus médiatisées et célébrées de notre temps : la pianiste franco-géorgienne
Khatia Buniatishvili !



Prévu le 1er juin, mais reporté au 13 après avoir été annulé en raison de l'état de santé de la pianiste, le concert n'a pas eu lieu dans le magnifique Opéra d'Istanbul (intégré à l'Atatürk Kültür Merkezi où nous avons assisté, la veille, [à une version chorégraphique de "Carmina Burana" dans le cadre d'un autre festival, lyrique et chorégraphique celui-là](#), ayant lieu au même moment à Istanbul...), mais à l'**Auditorium de l'IS Bank Tower**, l'un des plus hauts gratte-ciel de la mégapole turque, dans le quartier de Levent, un peu en marge du centre historique. L'Auditorium ressemble étrangement à celui qu'abrite la Principauté monégasque, le fameux Auditorium Rainier III, tant par son architecture intérieure que par sa capacité d'accueil en termes de places. La star du piano arrive dans une magnifique robe-fourreau noire, moins "décolletée" que de coutume cependant, et semble vraiment

heureuse de jouer devant un public stambouliote auquel elle avait fait faux-bond deux semaines plus tôt.

Et c'est un programme très éclectique qu'elle propose, de **Satie** à **Liszt**, en passant par **Bach**, **Chopin** ou **Beethoven**, enchaînant toutes les pièces sans presque marquer de pause, sans entracte non plus, et sans qu'aucun applaudissement du public ne vienne entrecouper les différents ouvrages retenus ici. C'est par la Première des 3 *Gymnopédies* d'**Erik Satie** qu'elle débute son mini-marathon pianistique, comme c'est quasi une habitude chez elle de commencer ses récitals avec ce compositeur qu'elle affectionne tout particulièrement. Le mouvement "lent et douloureux" qu'indique la pièce permet de plonger le public dans une sorte de léthargie agréable, poursuivie par le *Prélude N°4* de Chopin, les deux pièces distillant une poésie inouïe, presque éthérée. Buniatishvili joue les deux morceaux comme deux supplications, murmurées et pleines de douceur.

Puis elle s'attaque au plus "gros" morceau de son récital, la célébrissime *Sonate "Appassionata"* de **Ludwig van Beethoven**. Le souffle de l'inspiration est reconnaissable, chez cette artiste assez inclassable et touche-à-tout. De façon fort pertinente, elle privilégie ici le geste à la mélodie, et le grand angle au gros plan : le thème du premier mouvement se fait vrombissement d'accords, ou celui du finale, cavalcade anxieuse. La dramaturgie de la sonate semble ainsi obéir à un décret supérieur, ou à une implacable nécessité ; et c'est au prix parfois, reconnaissons-le, d'une certaine brutalité, manifestée par des à-coups un peu trop rudes. Dans l'*Andante* central, on admire son soin du détail, surtout dans la première variation du thème, où Beethoven a félonnement multiplié les soupirs : intelligemment fidèle au texte, la pianiste trouve une qualité de timbre qui ne nuit nullement à la continuité de la ligne mélodique.



Après Beethoven, Bach, dans un arrangement de la *Suite orchestrale N°3* par la pianiste elle-même, tout en légèreté, finesse et grâce, conduite pensée et pesée des voix, *tempo* mesuré, nuances subtilement amenées... tout ceci fait montre d'un art de jouer du piano en vraie *Maestra*, que corroborer ensuite un poignant et mélancolique *Ständchen* extrait du *Schwanengesang* de Schubert. Une Mazurka de Chopin – suivie par les Barricades mystérieuses de **Couperin** – plus tard, c'est à nouveau au *Kantor* de Leipzig qu'elle revient avec à nouveau une transcription (de Liszt cette fois...) du *Prélude et Fugue pour Orgue* en La mineur, où son toucher incontestablement peaufiné, et sa sensibilité distillée l'impose comme une des grandes interprètes de Bach. Elle reste ensuite, et pour finir, avec **Franz Liszt**, l'un de ses autres compositeurs fétiches, dont elle interprète tour à tour la *Consolation N°3* et la *Rhapsodie Hongroise N°6*, deux morceaux, qui résument en a trois minutes d'intervalles le style et le tempérament de cette pianiste. Car son jeu n'est pas plus en demi-teinte que ses programmes tant elle n'hésite pas à dilater dynamique et tempo avec une maîtrise époustouflante. Quitte à parfois donner l'impression, un peu simpliste, qu'il n'existe que deux nuances de tempo, le plus lent possible et le plus vite possible. Ainsi nous fait-elle passer le plus souvent d'un noble et prenant *lento* à un *presto* avec une urgence haletante qui sacrifie parfois au passage la lisibilité de la ligne musicale au profit de l'impact de la virtuosité. Dans les passages lents du premier morceau, elle fait preuve d'un toucher subtil et d'une conduite du discours irréprochable, réussissant l'ardu défi de ralentir à ce point le tempo sans jamais désagréger la phrase musicale. Dans les passages rapides de la deuxième, elle semble avoir dix doigts à chaque main tant les notes s'enchaînent avec une facilité déconcertante tout en demeurant, là aussi, admirablement

phrasés. Enfin, dans les passages les plus puissants et fiévreux, elle fait preuve d'un engagement et d'une fougue de feu, brûlant le clavier sous ses doigts, et si le tempo va parfois trop loin pour la clarté musicale, la maîtrise de la sonorité reste sans défaut.

Emportée par sa générosité – et la standing ovation que lui réserve le public stambouliote à l'issue de la dernière pièce ! – elle lui offre deux bis, d'abord une échevelée interprétation de la *Grande Polonaise brillante* de Chopin, avant une délicate et très *jazzy* version de "La Javanaise" de Serge Gainsbourg, qui finit d'emporter l'audience. Si la pianiste géorgienne possède des détracteurs, voilà en tout cas une pianiste qui ne laisse jamais indifférent, et dont les prestations, d'un niveau pianistique époustouflant, sont pour nous à chaque fois des heures jouissives!

CRITIQUE, festival. ISTANBUL : 52ème Festival de Musique Classique d'Istanbul (concert de clôture), Auditorium de l'IS Bank Tower, le 13 juin 2024. Récital de Kathia Buniatishvili (piano). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Kathia Buniatishvili interprète le « 3ème Impromptu » de Franz Schubert

**CRITIQUE, festival. ISTANBUL
: 52ème Festival de Musique
Classique. Concert
d'ouverture, Atatürk Cultural
Center, le 21 mai 2024. VERDI
/ GRIEG / TCHAIKOVSKY.
Orchestre Symphonique d'Etat
d'Istanbul, Ilyun Bürkev
(piano), Cem MANSUR
(direction).**

C'est par un long et émouvant (double) hommage qu'a débuté le concert d'ouverture de la 52ème édition du Festival de Musique d'Istanbul ("*Istanbul Muzik Festivali*"), d'abord au compositeur américain Steve Reich (né en 1938), à travers un long portrait vidéo, puis c'est au chef turc Cem Mansur (photo ci-bas) qu'un hommage sous forme d'album-souvenirs est rendu, ce chef d'orchestre à la carrière internationale qui dirige par ailleurs cette soirée inaugurale, placé à la tête de l'Orchestre Symphonique d'Etat d'Istanbul, dont il est par ailleurs familier – la soirée se déroulant dans la grande salle (2100

places) du flambant neuf – et absolument magnifique ! – Atatürk Cultural Center (“*Atatürk Kültür Merkezi*”), édifié il y a moins de deux ans sur la fameuse Place Taksim, le coeur névralgique de la mégalopole de 15 millions d’habitants qu’est Istanbul.



Jusqu’au 12 juin, des artistes de la trempe de **Khatia Buniatishvili**, **Edgar Moreau**, **Aziz Shokhakov**, **Maria-Joao Pires**, **Eric Le Sage**, **Cecilia Molinari**, **Ivan Fischer**, **Francesco Piemontesi** viendront se produire dans différents lieux de la capitale économique et culturelle de la Turquie. Le festival stambouliote garde le cap, avec un haut degré d’exigence artistique, et en offrant un large éventail en matière musicale, car la musique “populaire” turque sera aussi très présente pendant la durée du festival, afin d’aller vers tous les publics, et pas seulement vers les mélomanes de la “grande musique”.

Pour le concert d'ouverture, c'est un programme symphonique "classique" qui a été retenu, avec un programme comprenant le **Concerto pour piano** d'Edvard Grieg et l'**Ouverture-Fantaisie "Roméo et Juliette" TH 42** de Piotr Ilitch Tchaïkovsky, un programme relativement court (donné sans entracte), car la première partie "hommage" avait duré plus de $\frac{3}{4}$ d'heure peut-être ?...



Mais c'est avec les *Danses* extraites d'*Otello* de Verdi (à l'acte III) qui sert de mise en bouche et de tour de chauffe à l'**Orchestre Symphonique d'Etat d'Istanbul**, qui nous permet de goûter à la fois à l'excellente acoustique de la salle (depuis le premier balcon) et au non moins superbe fini orchestral de la phalange turque. Puis apparaît, dans une robe rouge scintillante, la très jeune (15 ans !) virtuose du piano **Ilyun Bürkev**, déjà une star de la musique classique dans son pays, promise à une brillante carrière internationale (qui a déjà commencé...), pour une interprétation du fameux (et unique)

Concerto pour piano de Grieg, dans lequel elle fait preuve d'une confondante maturité pianistique. Dans ce pilier du répertoire qu'est le superbe *opus* de Grieg, son jeu est impeccable, sa sonorité chatoyante et la complicité avec le chef et l'orchestre s'avère évidente, d'autant qu'ils se sont tous déjà produits ensemble. Comment ne pas rester admiratif devant une technique (déjà) infaillible, et sa superbe interprétation dans un style romantique très pur. Elle finit d'éblouir, en livrant en bis, une ébouriffante interprétation de la **Grande Polonaise brillante** de **Chopin**, qui lui vaut une ovation debout... et amplement mérité !

Alors que la piano est retiré de la scène pendant les longues ovations qu'elle reçoit, la phalange stambouliote est prête pour enchaîner avec la pièce symphonique qu'est l'*Ouverture-Fantaisie "Roméo et Juliette"* de Tchaïkovsky. Composée en 1869 sur une suggestion de Balakirev, « *Roméo et Juliette* » subit deux révisions en 1870 et 1880. C'est cette dernière version qui est fréquemment jouée au concert, et qui est de fait ici retenue (soumise aux critiques sévères, mais justes, de Balakirev, la pièce fut modifiée pour arriver au chef d'œuvre universellement connu !). Le chef **Cem Mansour** en livre une interprétation que l'on qualifiera de « russe », c'est-à-dire très énergique, avec des contrastes très violents, dans lesquels les différents pupitres concernés brillent autant par leur précision que par leur cohésion. Nous aurions aimé là aussi un *bis* pour prolonger la soirée et se régaler un peu plus de l'excellente formation musicale qu'est l'Orchestre Symphonique d'Etat d'Istanbul... mais nous reviendrons, d'autant que par son architecture osée, son confort, et son impeccable acoustique, la grande salle du **Centre Culturel Atatürk** est juste magique !



Grande salle du Centre Culturel Atatürk (c) DR

CRITIQUE, festival. ISTANBUL : 52ème Festival de Musique Classique. Concert d'ouverture, Atatürk Cultural Center, le 21 mai 2024. VERDI / GRIEG / TCHAIKOVSKY. Ilyun Bürkev (piano), Orchestre Symphonique d'Etat d'Istanbul, Cem MANSUR (direction). Photos (c) Festival de Musique d'Istanbul.

VIDEO : Ilyun Bürkev interprète le *Troisième Concerto* pour piano de Ludwig van Beethoven